

Patrick Drevet et Jacques Réda, Marc Lohez

13 avril 1999

Le paysage, outil des écrivains, outil des géographes

Après une incursion en Histoire, le café de Géographie poursuit ses escapades en dehors des sentiers battus de la géographie officielle : il s'est transformé en café littéraire en invitant les écrivains Jacques Réda et Patrick Drevet.

La controverse sur la place du paysage dans la géographie mérite d'être éclairée par l'avis de deux grands maîtres du paysage dans la littérature contemporaine, deux admirateurs de Julien Gracq.

Jacques Réda est né en 1929 à Lunéville. Après des études de droit, il s'installe à Paris en 1953 et publie ses premières plaquettes ("All stars", 1953, "Cendres chaudes", 1955). Il collabore à des revues poétiques comme les Cahiers du cinéma, Exit, Cahiers du Sud et écrit également pour Jazz Magazine. A partir de 1968, il participe à la NRF et succède en 1987 à Georges Lambrichs au poste de rédacteur en chef. Jacques Réda a obtenu le Prix Max Jacob en 1979, le Grand Prix de poésie de la Ville de Paris en 1983 et le Grand Prix de poésie de l'Académie française en 1997.

Parmi ses ouvrages Aux éditions Gallimard : - Les ruines de Paris (Poésie/Gall.) - Château des courants d'air - Le sens de la marche - Aller aux mirabelles - L'incorrigible - La liberté des rues - Le citadin, 1998 Aux éditions Fata Morgana : - Le bitume est exquis - Ferveur de Borges - Un calendrier élégiaque Chez d'autres éditeurs : - Abelnoptuz - La sauvette

Patrick Drevet est écrivain

La sensibilité à la "topologie" de J. Réda l'expérience de l'espace. Débats : où se situe la "bifurcation entre le géographe et l'écrivain" ? En l'absence de Jacques Réda, Patrick Drevet a animé le débat sur l'approche que les écrivains peuvent avoir des paysages et les différences avec celle des géographes ; la démonstration s'appuyait sur l'oeuvre de Jacques Réda.

Patrick Drevet évoque la sensibilité particulière de Réda à la "topologie" terme qu'il préfère à celui de géographie. Ainsi dans "Aller au Mirabelles", il décrit Lunéville sa ville natale. Il y avoue une prédilection pour ce lieu qui, selon P. Drevet, apparaît comme le rappel d'un rapport au monde qui ne pouvait être idéal que là pour J. Réda.

Mais c'est une démarche presque militaire, de stratège qui veut prendre possession de l'espace ; P. Drevet se demande donc si Lunéville n'a pas façonné chez J. Réda une sensibilité particulière à une vision cartographique si ce n'est géographique du monde "par sa topographie, sa scénographie militaire, par la stratégie déployée avec des soldats de plomb sous l'influence probable des soldats de la garnison."

Que Réda arpente les quartiers de Paris ou ses Banlieues, qu'il arpente la Province remontant les fleuves comme La Fontaine, il donne l'image d'une sorte de martien ou de zombie rejeté par ce qu'il observe, comme moins réel que le réel qui s'impose indubitablement devant lui : "J'ai vu Prague et Florence, Athènes et Venise Et visité la vieille gare de Cahors. Mais partout

que je passe ou je m'éternise J'ai le pressentiment de rester au dehors" (Coda de la fin d'"Aller aux mirabelles".)

Ce sentiment d'être absent à soit même, quand il s'appuie aussi continuellement sur les paysages, ne relève-t-il pas d'une aspiration qui aurait pu être satisfaite par une autre méditation que l'art ? Qu'est-ce qui fait bifurquer vers l'écriture plutôt que vers l'étude "géographique" du monde ?

Jacques Réda cherche une expérience de l'espace ; il l'appréhende grâce aux moyens de locomotion :

Le train, qui offre la possibilité d'une lecture filmique, panoramique de l'espace, proche parce qu'on le traverse mais éloignée un peu comme on parcourt un livre en le feuilletant. Le Solex, moyen de transport privilégié de Réda car il permet de faire corps avec l'espace de "plonger dans le gros du pays", d'aller "au coeur de la contrée que je cherche un peu partout" La déambulation pédestre, en particulier dans l'espace urbain. Mais il semble chercher les dégagements, les ouvertures vers l'infini : sa description du parc de Versailles donne l'impression d'une piste d'envol sur l'infini ("Recommandation aux promeneurs".) J. Réda cherche également à être traversé par l'espace à être "ravi". Son oeuvre ne pourrait-elle recevoir le titre générique de "A la recherche de l'espace perdu" ?

Le débat a alors porté sur la différence (la "bifurcation" pour P. Drevet) entre l'écriture/lecture géographique du territoire et celle de l'écrivain.

Pour M. Sivignon, il n'y a pas de "bifurcation" : tout passage aux sciences sociales suppose une écriture excluant l'affectif. Et il rappelle le souci de P. Gourou : "il faut mettre en accusation le paysage" : le paysage, source parmi d'autres, doit être mis en accusation pour traquer "ce qui ne colle pas". M. Sivignon évoque sa découverte progressive du paysage grec, inintelligible jusqu'à ce qu'il découvre que ce paysage était à la fois de l'histoire cristallisée et le témoignage de ce qui était en train de bouger. J. P Charvet dira plus tard que le géographe cherche les régularités, dresse une présentation raisonnée des territoires.

Mais pour P. Drevet, , il y a également dans l'uvre littéraire, en tout cas celle de Réda, une intelligibilité du paysage : la description est une organisation du champs visuel. Son regard n'hésite pas à devenir cartographique :

"D'un coté les grosses pièces de céréales coulant sur le revers du plateau, de l'autre, une dégringolade de bois et de prairies vers l'espace vaporeux de la vallée." (Recommandation aux promeneurs, p.111)

Ses évocations s'appuient sur les point névralgiques, les lignes de partages et de fractures. L'espace parcouru ne devient espace de plaisir ou de jouissance que dans la mesure où il devient intelligible.

Mais il reconnaît que si le géographe observe à l'écart, à une certaine hauteur (celle d'un avion des lignes intérieures américaines pour J.P. Charvet), le littérateur reste au niveau des pâquerettes, "comme une coccinelle" (Réda).

Ce que décrit Réda, c'est une cartographie intérieure, la mystérieuse géographie du "je" : " Il me semble que le véritable objet de la recherche n'était autre que l'état où elle me plongeait."

La démarche hésitante de la coccinelle conduit Réda à flâner et à emprunter des raccourcis qui (l)'égarent et font durer le plaisir. Mais ce goût du bric-à-brac se double d'une aspiration à l'ordre : le geste du balayeur de rue dans les ruines de Paris apparaît comme une image de la tâche d'écrivain : il donne un sens à la promenade. Cet entrelacement d'ordre et de désordre rappelle le rôle du contrepoint par rapport au thème dans une fugue. De même l'écart entre l'objet de la géographie et l'expérience des déplacements "terre-à-terre" constitue l'un des ressorts de son écriture et de son inspiration : ainsi, dans le Méridien de Paris, J. Réda tente de suivre le tracé imaginaire de ce méridien, tâche impossible sans zigzaguer au gré des obstacles.

Toutefois, P. Drevet détecte dans l'oeuvre de J. Réda la convoitise d'un oeil strictement géographique, où l'auteur disparaît : "Et c'est alors (...) que pour ainsi dire, je vois la conclusion du raisonnement éclore, évidente, logique fatale- dans mon cerveau : ce qui manque est ma disparition". Accidents de la circulation (dernière livraison de la NRF).

P. Drevet indique quelques titres de Réda qui peuvent intéresser le géographe :

Les Rimes de Paris Château des courants d'air le Méridien de Paris Recommandations aux promeneurs Aller aux mirabelles. P. Drevet est lui même l'auteur, entre autres ouvrages, de la Micheline (Gallimard).

Compte-rendu : Marc Lohez